

*Religion*

**SAINT-SIMONIENNE.**

FONDS DUBOIS : 4260

*Eglise de Coulouse.*

*Enseignement de l'Athénée.*

**AVENIR DE LA FEMME.**

TOUTES LES INSTITUTIONS SOCIALES DOIVENT AVOIR POUR BUT L'AMELIORATION DU SORT MORAL, PHYSIQUE ET INTELLECTUEL DE LA CLASSE LA PLUS PAUVRE ET LA PLUS NOMBREUSE.

Tous les PRIVILEGES DE LA NAISSANCE, SANS EXCEPTION, SERONT ABOLIS.

A CHACUN SELON SA CAPACITE, A CHAQUE CAPACITE SELON SES OEUVRES.

REVISED EDITION

1920

By the Author

Published by the

Author

Copyright, 1920, by the Author  
All rights reserved  
Printed in Great Britain  
by the Author

RELIGION

**SAINT-SIMONIENNE.**

ÉGLISE DE TOULOUSE.

*Enseignement de l'Athénée.*

Avenir de la Femme.

FONDS DUBOIS : 4.260

TOULOUSE,

Des Presses d'Aug. Genoulé.

RUE SAINT-ROME, N° 7.

1831.

CB 208146

SAINT-SIMON

ÉGLISE DE TOULOUSE

*Commissaire de l'Église*

Reçu de la somme

FONDS DURABLE : 10.2.60

TOULOUSE

Des Revenus de l'Église

notaire

---

## RELIGION

### **SAINT-SIMONNIENNE.**

---

#### **ÉGLISE DE TOULOUSE.**

---

#### **AVENIR DE LA FEMME.**

QUAND on remonte le cours des temps historiques afin d'y chercher dans l'observation des faits, la vérification de la loi du progrès, on rencontre certaines époques où les institutions religieuses et politiques s'occupent de prévoir, de régler, et de mettre en harmonie les faits, les plus individuels aussi bien que les plus généraux : le principe qui régit le corps politique gouverne aussi l'intérieur de la famille : Vers une même œuvre, convergent les efforts du plus obscur individu comme du plus élevé : OEuvre sociale accomplie par les travaux divers mais harmoniques de tous. D'une même source découle la morale publique et la morale privée : point de différence entre l'utile et le juste ; car chacun appelle utile et juste, ce qui concourt à l'accomplissement de l'œuvre sociale.

Ces époques sont suivies d'époques marquées d'un caractère bien opposé : l'absence d'une œuvre commune aimée

de tous s'y fait partout sentir ; la multiplicité des intérêts particuliers empêche alors qu'il existe un intérêt général qui soit en même-temps l'intérêt de tous et de chacun. L'unité qui ne se trouve plus dans le but disparaît aussi dans les efforts. Alors la séparation s'opère entre le juste et l'utile ; le juste , c'est ce qui reste conforme à l'ancienne règle morale encore subsistante ; l'utile est ce qui devient favorable aux intérêts nouveaux , auxquels cette loi morale ne donne point satisfaction. Le même principe ne règle plus les familles sur le modèle du corps politique ; car chaque famille adopte , selon la diversité de ses intérêts , un principe divers ; et le corps politique , qui finit bientôt par perdre le sica , cesse , à proprement parler , de former un corps.

A ces caractères de lutte entre les individus , de concurrence entre les intérêts , d'absence de lien social , de dissolution du corps politique , il est peu difficile de reconnaître l'époque à la fin de laquelle nous vivons.

Aussi de toutes parts aujourd'hui retentit le langage des époques critiques : des milliers de voix réclament la non-intervention du gouvernement dans les relations des individus entr'eux ; chacun veut , à sa guise et selon son , intérêt propre , régler lui-même autant que faire se peut , ses rapports avec les autres hommes : chacun ne veut rendre compte à qui que ce soit de ses actes , de ses pensées , de ses désirs ; chacun en un mot veut vivre dans le plus-complet individualisme.

Alors on dit et on imprime , que les gouvernemens sont les *nécessaires* malheureusement inévitables du corps social ; que le meilleur gouvernement est celui qui se mêle le moins des individus , c'est-à-dire celui qui gouverne le moins ; que les fonctions gouvernementales doivent se borner à réprimer ; que l'on ne saurait contre elles armer les individus de trop de méfiance et de garanties , apporter trop d'entraves à leur exercice.

Et ce n'est point sans motif légitime que l'on se cuirasse ainsi de méfiance contre l'action gouvernementale ; à une

époque en effet où le principe social ancien ne vaut plus rien, sans qu'un principe nouveau ait été encore produit. Que fera le gouvernement ? Qu'il revienne au principe ancien, son action sera nuisible et rétrograde ; qu'il cherche à marcher en avant, il marche en tâtonnant, et son action, si elle n'est point destructive, reste au moins aveugle et fortuite. Le meilleur service qu'il puisse rendre c'est de *laisser faire et de laisser passer*, de se borner à maintenir le bon ordre et la police, autant du moins qu'il est possible de maintenir l'ordre là où il n'y a point de but, et la police là où il n'y a point de corps social.

Mais un pareil état de choses ne peut rester durable, car les hommes ne font de progrès qu'en s'associant. Or, d'association entre les hommes, il n'en peut exister, qu'en vue d'un but nettement déterminé ; et toute marche vers un but suppose une direction d'efforts, c'est-à-dire un véritable gouvernement.

Voilà pourquoi nous ne réclamons la foi et l'assentiment des hommes qu'au nom du principe social que Saint-Simon est venu proclamer ; car la foi et l'assentiment ne s'obtiennent pas autrement. Et c'est parce que nous apportons un principe social, que notre doctrine ne s'occupe pas moins de régler les faits individuels que les faits généraux, d'organiser l'intérieur des familles que de conduire la marche la plus générale des sociétés. Car, l'homme étant fait pour la société, il n'y a rien de plus individuel que ce qui est social, ni rien de plus social que ce qui est individuel.

L'homme qui voudrait sacrifier à la société l'individu, ne tomberait point dans une erreur moins grande que celui qui voudrait faire à l'individu le sacrifice de la société. Et cependant on nous accuse bien plus de sacrifice et d'abnégation que d'égoïsme : on s'écrie de toute part qu'à l'*arbitraire social* nous voulons immoler la *personnalité* ; que nous voulons dépouiller les hommes de leur virtualité propre et originale, pour les jeter tous au même moule ; fat-

mer enfin une société, qui ressemblerait assez à une vaste machine dans laquelle les roues s'engraineraient aux roues, sans volonté, sans amour, sans intérêt, et selon le caprice et le profit du possesseur.

Ces accusations sont peu surprenantes : outre que les esprits, encore pleins d'irritation et d'un courroux fort légitime contre les institutions anciennes, s'imaginent en voir la résurrection chaque fois que l'on parle de réorganiser la société, l'enseignement que nous avons fait jusqu'ici a bien plutôt présenté l'aspect social de nos doctrines que leur aspect individuel.

Il y a deux mois, en ouvrant nos séances, nous vous avons annoncé qu'en sortant du terrain purement scientifique sur lequel l'enseignement Saint-Simonien avait dû jusqu'alors se tenir, la direction nouvelle qu'il allait prendre, l'amenait à s'occuper, tantôt des relations les plus générales, qui dans l'avenir uniraient les diverses parties du corps social, tantôt des relations particulières, qui, dans l'intérieur de chaque corps, doivent relier entr'eux les individus.

De ce programme nous n'avons rempli que la première moitié : dans la critique du présent et dans l'exposition de l'avenir, nous n'avons guère abordé les questions que sous leur aspect le plus général ; ainsi, nous avons parlé de l'impuissance du libéralisme qui commence à se faire honneur de notre langage et de nos principes, bien qu'il refuse d'en déduire la première et inévitable conséquence, l'abolition graduelle de l'héritage par droit de naissance. A plusieurs reprises, soit dans les enseignemens, soit dans les discussions, nous avons longuement traité la question de la propriété, celle du dogme religieux, celle de la hiérarchie. Toutefois cette matière est loin d'être épuisée ; la distribution des fonctions entre les trois natures de capacité qui constituent l'homme, par exemple ; le rôle que chacune doit jouer vis-à-vis des deux autres, sont des questions qui n'ont pas été traitées. Néanmoins la

nécessité se fait sentir d'arriver à la seconde partie du Programme que nous nous sommes tracé, et de vous montrer, par quelles relations la doctrine nouvelle, lie entre eux les individus.

En effet, l'opinion s'est répandue à Toulouse, et plusieurs journaux en l'accueillant l'ont propagée, que la vie individuelle était par nous complètement subordonnée à la vie sociale; que nous enlevions à l'homme ses joies individuelles les plus douces, ses affections privées les plus tendres: nous avons bien, quand l'occasion s'en est présentée, repoussé les doctrines qu'on nous prêtait, mais de rares et courtes explications ne pouvaient suffire à réfuter une allégation écrite, et qui semblait surtout justifiée par le silence de notre enseignement sur ces questions.

Un motif grave nous engage à débiter dans cette nouvelle direction de l'enseignement par une leçon générale sur l'avenir réservé aux femmes: c'est la nécessité de rectifier les idées erronées qui, principalement sur cette matière, ont été répandues dans Toulouse.

Si l'homme et la femme étaient égaux et pairs, l'association entre eux serait impossible, car la parité fait les rivaux, et la diversité les associés; il n'en est pas ainsi: demandez à l'artiste où se trouve le type complet de la beauté humaine, il vous montrera le couple; séparés l'homme et la femme sont beaux, mais sur le front de chacun d'eux ne repose que la moitié de la beauté humaine.

Il en est de même sous l'aspect intellectuel et sous l'aspect moral: en tout la femme diffère de l'homme, mais en tout elle est faite pour s'unir à lui, pour le compléter.

L'homme a plus que la femme, de l'énergie, de la prudence, de la force.

La femme a plus que l'homme du dévouement, de la pénétration, de l'adresse.

L'être humain doit à la fois vivre *énergique et dévoué, pénétrant et prudent, adroit et fort.*

Vouloir confondre deux êtres si divers, appeler l'un et l'autre à jouer le même rôle, demander à l'un et à l'autre la même nature de capacité, donner à tous deux la même éducation, ce serait mentir à Dieu et à la nature de l'humanité.

Mais aussi ne point voir, que le jour est arrivé d'une complète association entre la femme et l'homme, prétendre que les vertus et les qualités de l'un doivent encore garder sur les vertus et les qualités de l'autre, une prépondérance exclusive, c'est fermer les yeux au progrès, c'est priver l'humanité d'une partie de ses ressources et de sa vie.

S'il est aisé de montrer en quoi l'homme et la femme sont différens, il l'est moins de montrer en quoi ils ne doivent pas être associés; la définition qui classerait la femme inférieurement à l'homme, serait aujourd'hui embarrassante à donner.

En effet, quand on suit depuis les origines jusqu'à nos jours le progrès des relations entre l'homme et la femme, on voit que la diversité de leur être se prononce d'une manière plus nette et plus profonde, à mesure que l'harmonie et l'association les unissent plus étroitement.

La femme, dans les hordes sauvages, maltraitée par le mari, obligée de se plier aux travaux dédaignés du labourage, abandonnée sans aide ni pitié aux douleurs de l'enfantement et de la maternité, diffère peu de son rude et sauvage époux; presque aussi cruelle, presque aussi farouche que lui, la seule différence bien marquée entr'eux est l'infériorité de la force physique.

Mais de siècle en siècle la barbarie des mœurs primitives s'adoucit, tout se développe; les différences, premières conditions de l'harmonie, se prononcent, la rigueur des liens qui enchaînent le vaincu au vainqueur, la femme et l'enfant au chef de famille se relâche.

A chaque progrès, la femme comme l'esclave conquiert un grade, et se rapproche du jour de l'association.

Les poètes anciens nous présentent le tableau fidèle de la position des femmes dans l'antiquité polythéiste : enfermées avec leurs esclaves dans la retraite du gynécée, elles y passaient les journées à tisser les vêtemens de la famille; jamais elles ne prenaient part aux festins, aux conseils ou aux fêtes des guerriers. En effet, les sociétés d'alors, quoique sorties de l'état sauvage, étaient encore principalement la consécration de la force physique; la femme, qui en est dépourvue, ne put y prendre encore qu'une place très-inférieure. L'être humain n'était pas assez développé, pour que les vertus et les qualités qui sont propres à la femme, pussent occuper une place un peu large dans le monde; elle y fut donc esclave et méprisée.

Lorsque le christianisme apparut, apportant à ceux qui souffraient remède et consolation, proclamant une parole d'amour et de paix sur une terre qui n'était pas encore désaltérée du sang des hommes, la femme et l'esclave furent par lui réhabilités quoique d'une manière incomplète; à côté des chaînes temporelles il fonda la liberté spirituelle; le corps resta soumis aux premières, mais l'esprit ne reconnut plus que la loi divine, loi supérieure à tout autre, et dont l'invisible trésor n'avait à souffrir ni rapines ni vols.

Alors les liens d'une religion, qui en Marie sanctifia la virginité de la mère de Dieu, attachèrent plus étroitement l'époux à l'épouse, et surtout la mère aux enfans. La femme releva un peu, sa tête courbée encore sous les chaînes de l'antique esclavage. La première éducation morale de l'enfance fut confiée à la mère de famille : c'était de la bouche adorée d'une mère que le jeune chrétien apprenait la création merveilleuse des six jours, l'amour d'un Dieu fait homme pour racheter les hommes; ses larmes coulaient avec les larmes de sa douce institutrice, quand sa voix maternelle et tendre, lui contait en gémissant les douleurs de la passion, et l'amertume du calice dont fut abreuvé l'Homme-Dieu.

Dans les institutions chrétiennes la femme trouva encore un autre rôle non moins beau et non moins touchant ; elle pouvait, faisant à son Dieu l'éternel dévouement de sa vie, dégagée de ce monde où dominaient encore César et Satan, séparer complètement son individualité de l'individualité de l'homme ; disposer d'elle-même, ne conserver dans le monde de relation qu'avec la douleur et la souffrance, et faire de tout son être un pieux et long holocauste.

L'amélioration du sort des femmes passa comme tous les autres progrès, de la société spirituelle, dans la société temporelle ; bien des querelles, bien des haines furent apaisées par leur pacifique médiation ; leurs mains distribuaient dans les tournois le prix de la valeur, et surtout de la loyauté ; leur nom, associé dans les devises chevaleresques au nom même de Dieu, portait jusqu'au sein des combats des souvenirs d'amour et de paix ; leur présence aux fêtes et aux jeux des guerriers, adoucissait les lois et polissait les mœurs.

Néanmoins, si le christianisme amena la femme jusqu'au seuil du temple et de l'état, s'il habitua l'homme à la considérer, comme *la chair de sa chair et l'os de ses os* ; sur elle, il laissa peser encore un formidable anathème ; il ne put la relever, qu'en la privant d'une portion de sa puissance, en la dépouillant des rayons de sa beauté ; car la femme était la personnification de la matière proscrite par le christianisme ; car si une femme avait été choisie pour enfanter Dieu, par une femme aussi le péché était venu dans le monde.

Et dans le monde où nous vivons, bien que l'anathème ancien soit presque effacé du front réhabilité de la femme, les derniers vestiges de sa longue subordination sont partout visibles ; car le monde dans lequel nous vivons, mûr pour un progrès nouveau, ne l'a pas encore accompli ; c'est un monde encore formé des débris du christianisme et du moyen-âge.

Ce n'est donc point dans la société telle qu'elle est faite

que la femme peut prendre un rôle plus grand : il ne peut y avoir place pour elle dans un monde où la force brutale et le hasard de la naissance ont encore un règne puissant : mais, à tous les progrès du passé un progrès nouveau doit s'ajouter ; et comme tous ceux qui l'ont précédé, ce progrès social doit être aussi un progrès dans l'association de l'homme et de la femme. Nous ne venons point changer la nature de la femme ni celle de l'homme, mais la développer : la femme doit prendre un rôle social, c'est-à-dire que la société doit être constituée de telle sorte, que les vertus et les qualités particulières à la femme, qui jusqu'ici n'ont pu trouver d'emploi que dans le cercle étroit de la *famille du sang*, puissent s'exercer dans le cercle plus étendu de la *famille sociale*. Suivant la grâce particulière dévolue à leur sexe, l'homme et la femme doivent concourir à l'œuvre universelle, l'amélioration morale, intellectuelle et physique du plus grand nombre.

Dans le temple, dans l'atelier scientifique ou industriel, l'homme sans la femme est désormais incomplet.

Quand il fallait, par une parole de fer, réduire à l'obéissance des hommes grossiers et sauvages, exiger un dévouement aveugle et passif, infliger d'horribles châtimens ; quand la voix du commandement devait retentir violente et rude ; quand le gouvernement, en un mot, avait pour but et pour moyen *l'exploitation de l'homme*, nous concevons que, faible et timide, la femme se tint à l'écart, et que sa douce main aimait mieux panser des blessures que soutenir le poids d'un sceptre qui était un glaive.

Mais aujourd'hui par la violence on ne peut plus commander aux hommes, les hommes ne veulent plus d'autorité imposée ; avant d'obéir, ils veulent aimer et comprendre. Or, qui mieux que la femme sait se faire obéir par douceur et persuasion ? Quelle parole plus que la sienne inspire le tendre respect et la conviction ? Qui possède mieux qu'elle ce tact fin et délicat, qui devine si bien ce qui convient et ce qui répugne ? La femme peut donc gouverner ; car,

dans l'avenir, gouverner c'est se faire aimer et comprendre.

Mais dans la science, quel rôle jouera la femme ? Lui accorderons-nous cette puissance de logique, cette force d'élucubration qui distinguent le savant ?

Non, mais nous lui accorderons cette subtile et active investigation qui ressemble presque à la divination. La femme s'élance à la découverte, d'un essor rapide et presque instinctif. D'ailleurs, répétons-le bien, la femme ne doit pas être pareille à l'homme, mais son associée ; elle doit aimer la même œuvre, mais elle l'aime différemment.

Le corps savant se partage en deux subdivisions : l'une, composée des savans proprement dits, chargés du perfectionnement et de l'élaboration de la science ; l'autre, beaucoup plus nombreuse, de ceux qui éclaircissent, vulgarisent les découvertes des premiers, les font, par l'enseignement, passer dans le domaine commun.

Il est aisé de voir comment la femme peut s'associer à l'œuvre de ces derniers ; car, facile et déliée, active et transparente, l'intelligence de la femme se prête admirablement à l'enseignement, c'est-à-dire à recevoir et à rendre la vérité.

Quant aux hommes, nécessairement peu nombreux, que leur vocation appelle aux travaux d'élaboration, la nature même de leur capacité leur rend indispensable l'association d'une femme qui aime leurs travaux. Le savant, par le genre de ses recherches et la tournure de son intelligence, est porté à s'isoler, à oublier qu'il travaille pour le monde, à se passionner pour la découverte abstraite de la vérité, sans prendre nul souci de son utilité sociale : or, précisément parce que la femme, même la mieux organisée pour l'élaboration scientifique, même celle qui aime et admire le plus cet ordre de travaux, ne peut, comme l'homme, s'isoler complètement du monde, et ne vivre que d'abstractions, son rôle dans le couple savant est de rappeler perpétuellement l'homme à une direction utile et

sociale ; de saisir pour les lui présenter les améliorations dont elle sentira mieux que lui l'importance et l'utilité : elle posera les problèmes, l'homme cherchera les solutions ; elle amènera et préparera le travail que l'homme prendra soin d'achever. C'est surtout au couple savant qu'on peut appliquer ce que Rousseau dit en général du couple humain : « Unis, ils forment un être moral, dont la femme est l'œil, et dont l'homme est le bras. »

Quant aux fonctions industrielles, il n'est pas douteux qu'elles ne soient bien remplies par la femme. Tant que l'industrie exigea une dépense considérable de force brute, tant que l'homme y joua le rôle de machine, la femme, inférieure en force physique, ne put avec autant d'avantage concourir à l'œuvre industrielle ; mais la perfection de l'industrie étant de produire le plus possible avec la moindre dépense de force humaine, elle devient chaque jour davantage œuvre d'adresse, de soin et de patience ; qualités qui certes ne manquent pas à la femme.

Au reste, c'est dans l'industrie que la femme a fait jusqu'ici le plus de preuves de capacité, précisément parce que l'industrie ainsi que la femme sort de l'enfance et de la subordination. Les études industrielles naissent à peine, l'organisation sociale de l'industrie n'existe point ; l'éducation et la société n'ont donc pu sous cet aspect comme sous les autres, favoriser le développement de l'homme et retarder, celui de la femme. La femme et l'homme y trouvent davantage égalité de chances ; aussi, à Paris et dans les villes de commerce et de fabrique du Nord, ce sont les femmes, aussi souvent que les hommes, qui tiennent les livres de comptabilité, qui dirigent les comptoirs et les ateliers.

Il est certain enfin que la femme n'a point, dans l'imparfaite éducation qu'elle reçoit, tous les moyens fournis à l'homme pour développer sa capacité. Au lieu d'avoir en vue une culture complète de ses facultés, l'éducation de la femme a pour objet de la comprimer, d'arrêter son essor,

de la façonner pour l'étroite enceinte dans laquelle elle est uniquement destinée , à délasser par son *babel* et ses *talens d'agrément* les fatigues d'un mari , à faire les honneurs du salon , et tout au plus à conduire la dépense du ménage. La plupart des reproches adressés à la femme devraient l'être à ses instituteurs ; il est temps de lui donner , non pas l'éducation de l'homme qui ne lui convient pas , mais l'éducation de la femme dans son entier et libre développement.

On sera surpris peut-être de ne point nous entendre citer ici la liste plus ou moins longue des femmes célèbres , préface ou conclusion ordinaire de tous les écrits publiés en faveur de la femme ; nous ne le faisons point , parce que les noms célèbres qui composent cette liste , ne rappellent nullement les vertus et les qualités , qui appartiendront à la femme de l'avenir. Les femmes , qui sont parvenues jusqu'ici à percer la voûte ténébreuse d'humiliations et d'abaissement qui pesait sur leurs têtes , pour se faire jour et se placer au rang des célébrités , ont été obligées de se faire *hommes* ; et comme la différence de l'homme et de la femme est trop profondément tracée , ce ne fut jamais impunément qu'elles essayèrent de la franchir : en voulant cesser d'être femmes , elles ne purent devenir hommes , elles se firent *monstres* , et surtout elles se firent *malheureuses*. Pleines de mépris et d'indignation pour leur propre sexe , admirées du nôtre , mais raillées et dénigrées par lui , telle fut leur commune et ordinaire destinée.

Ce n'est donc point chez ces femmes , qui eurent le privilège du génie et du malheur , qu'il faut chercher le modèle de la femme Saint-Simonienne : sans doute la trace de lumière qu'elles ont laissée , témoigne de la haute puissance qui peut chez la femme se développer : sans doute leurs œuvres furent une glorieuse et utile protestation contre l'abaissement de leur sexe ; mais le temps de l'émancipation n'étant pas venu , elles furent les rivales et non les associées de l'homme.

Telle ne sera point la femme dans l'avenir ; de même qu'en sortant de l'ilotisme et de l'esclavage païen , la femme

prit dans la famille et dans le cloître chrétien un rôle plus digne et plus large, de même aujourd'hui, la femme en cessant d'être chrétienne, ne cessera point pour cela d'être femme. Quand les nations seront devenues une seule famille, l'économie politique sera vraiment une économie domestique, et la mère de la famille du sang deviendra de plus la mère de la famille humaine.

Et alors, cette puissance de sympathie, qui aujourd'hui attire encore à la femme les amères et insultantes railleries des hommes, ne se retournera plus sur elle-même pour la déchirer; elle la déversera sur la famille humaine, pour en unir plus intimement les membres; elle leur fera, par sa parole douce et onctueuse, aimer de plus en plus, le but assigné aux hommes par Saint-Simon.

Alors le mariage ne sera plus comme il est trop souvent aujourd'hui, une vente ou un sacrifice: on ne verra plus consommer l'odieux assemblage du vice et de l'innocence, de l'égoïsme le plus bas et du dévouement le plus tendre. Heureuse d'être choisie par l'époux de son choix, la femme verra en lui son ami, son compagnon, son associé. Exercée par un couple, toute fonction sera remplie complètement, et nulle partie des trésors de bonté, d'intelligence et de tendresse dévolus par Dieu à l'être humain, ne sera comme aujourd'hui perdue pour le bonheur commun.

Mais, pour qu'un pareil progrès s'accomplisse, il ne faut pas seulement que la femme développe d'une manière plus large les vertus propres à son sexe, il faut qu'à son tour l'homme arrive à un degré de moralité, auquel le christianisme l'a préparé, sans le lui faire franchir. De même qu'aujourd'hui c'est des classes privilégiées que doit partir le premier signal de l'affranchissement des classes pauvres; ainsi c'est à l'homme pour lequel l'éducation et la société ont tout fait jusqu'ici, à tendre la main à la femme, à lui faire place à ses côtés, à se rendre lui-même digne de cette complète association. Il faut que l'homme

sente mieux qu'il ne l'a encore fait , l'amour et le respect que la moitié de l'être humain doit à l'autre moitié. Il faut qu'il cesse de regarder la femme comme une proie , la séduction comme un jeu , le mariage comme un joug. Ainsi , l'homme et la femme sont ensemble sortis du paganisme pour entrer dans le progrès de la vie chrétienne ; car la femme ne peut devenir meilleure sans que l'homme ne fasse un progrès correspondant.

Ici se termine la question que nous nous sommes proposés de traiter , l'émancipation de la femme et son rôle dans l'avenir : mais , comme à l'occasion de cette question , on a produit une objection contre la possibilité du classement selon la capacité , si la fonction était remplie par un couple , nous croyons à propos d'en présenter la réfutation.

#### VOICI L'OBJECTION :

*Le classement selon la capacité , est un principe fondamental du Saint-Simonisme : toute fonction exercée par un couple , est un autre principe : tous deux réunis dans cette formule : l'ordre et le mariage sont identiques. Or , ces deux principes ne peuvent recevoir tous les deux une application absolue sans se contredire ; car , si toute fonction doit être à la fois exercée par un couple et par le plus capable , l'une ou l'autre de ces conditions manquera , chaque fois que l'un des époux fera des progrès qui le rendront plus capable que son associé : il faudra alors se résoudre , ou à violer le principe de classement selon la capacité , ou à dénouer pour le former ailleurs le nœud conjugal : et comme cette différence de progrès peut , pendant la vie d'un individu , se renouveler vingt , trente fois ; chacun se verra exposé à renouveler aussi vingt , trente fois , le lien conjugal : or , des changemens si fréquens méritent bien à une pareille institution le nom de promiscuité conjugale.*

Telle est l'objection ; voici la réponse :

Aucun de nos principes , pas même celui du classement

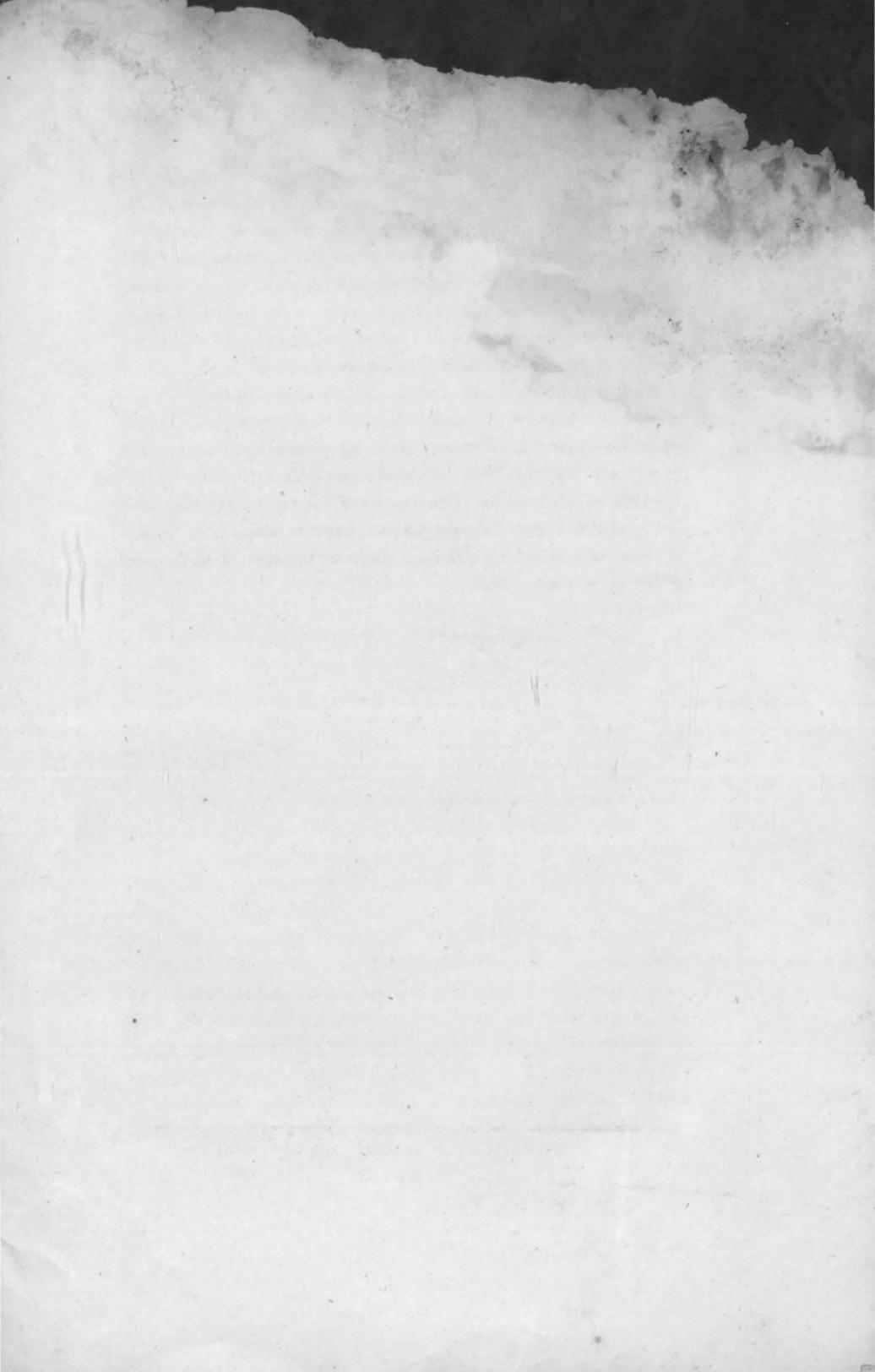
selon la capacité, ne pourra jamais être appliqué d'une manière *absolue*, c'est-à-dire *parfaite*; attendu que la *perfectibilité*, et non la *perfection*, est la loi de l'humanité.

Jusqu'au mariage, c'est-à-dire, jusqu'à l'entrée en exercice d'une fonction, on apprécie et classe les individus, selon leur capacité *personnelle*. Lorsque par le mariage, l'homme et la femme, qui se sont sentis destinés à concourir à une même œuvre en réunissant leur amour, leur intelligence et leur force, ont confondu leurs deux vies en une seule, c'est le couple, et non plus l'individu, que l'on classe selon sa capacité et que l'on rétribue selon ses œuvres. Dans l'œuvre du couple, il devient impossible de séparer le concours de la femme du concours de l'homme : et quand il serait possible de le faire, et de constater que depuis leur union, la femme, par exemple, n'a point fait autant de progrès que l'homme, les désunir pour les unir à d'autres associés serait bien plutôt pécher contre le principe de classement selon la capacité que l'accomplir.

L'homme en effet n'est pas un automate qui fonctionne régulièrement et mécaniquement, produisant tant par heure et consommant tant par jour; il n'est fort et actif qu'à la condition d'être libre, d'exécuter le travail qu'il aime, et comme il l'aime. La puissance que le mariage donne au couple et qui, avant leur union, manquait aux deux moitiés qui le composent, est une force toute morale; sa source est dans la sympathie et le bonheur que deux êtres qui se comprennent et qui s'aiment, trouvent à mêler incessamment leur vie. Or, cette sympathie, cet admirable et saint amour de l'homme pour sa femme et de la femme pour son mari, ne peut s'enraciner dans leur cœur et porter ses fruits, que par la douce perspective de toujours recueillir ensemble le prix de leurs travaux communs. En un mot, quand les époux se sont librement choisis, qu'ils se sont, par un amour *religieux*, c'est-à-dire *individuel et social*, mutuellement élus pour faire dépendre chacun son bonheur de la félicité de l'au-

tre, la perpétuité du lien conjugal est indispensable au bonheur, à la joie, à l'utilité sociale de leur union. Ils ne pourraient s'aimer, échanger l'intimité de leurs pensées et de leurs joies, s'acquitter en un mot de leur fonction, s'ils étaient à chaque pas préoccupés de la crainte de voir une odieuse tyrannie intervenir entre eux; et, sous prétexte de les placer plus convenablement, briser leurs projets d'avenir et l'union de leurs travaux.

Il s'en faut donc de beaucoup que dans l'avenir le divorce soit la règle: exception rare, et de plus en plus rare, à mesure que l'humanité se développant, les moyens de classer les capacités se perfectionneront; les cas, dans lesquels il deviendrait d'une nécessité rigoureuse, sont des cas maladifs, des cas anomaux, d'après lesquels la règle ne doit pas être faite, puisqu'elle doit tendre au contraire à les faire disparaître.





1880

RELIGIOUS STATE

The first part of the report is devoted to a general survey of the religious condition of the country. It shows that the number of churches and ministers has increased since the last report, and that the people are more generally engaged in religious worship. The report also contains a list of the names of the churches and ministers in each county.

The second part of the report is devoted to a detailed account of the religious condition of each county. It gives the names of the churches, the names of the ministers, and the number of members in each church. It also gives the names of the churches and ministers who have been added since the last report.

# Publications

SUR LA

## RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

---

**LE GLOBE**, journal quotidien de la *Religion Saint-Simonienne*;  
prix d'abonnement : 80 fr. pour un an ; 40 fr. pour six mois ;  
20 fr. pour trois mois ; 7 fr. pour un mois ;

**L'ORGANISATEUR**, gazette hebdomadaire des *Saints-Simoniens* ; prix d'abonnement, 25 fr. pour un an ; 13 fr. pour six mois ; 7 fr. pour trois mois ;

**L'ORGANISATEUR BELGE**, journal de la *Religion Saint-Simonienne*, paraît tous les dimanches à Bruxelles. — Prix d'abonnement, 12 florins (26 fr.) pour un an ; 6 florins (13 fr.) pour six mois ; 3 florins (6 fr. pour trois mois.

---

Les personnes qui désireraient avoir des éclaircissemens sur la Doctrine, peuvent se présenter, tous les jours, excepté le dimanche, de 2 à 5 heures, rue Pargaminières, n<sup>o</sup> 76.

On y trouve tous les Ouvrages qui ont été publiés sur la Doctrine.